Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse

Herausgeber: Union syndicale suisse

Band: 22 (1930)

Heft: 10

Artikel: Vieilles questions toujours en discussion : grandes fermes ou petites fermes?

Autor: Gorni, Olindo

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-383790

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

syndicats sont désormais enracinés dans la vie économique actuelle. Ils sont devenus des facteurs influents dans l'Etat et dans l'économie politique. Il ressort des chiffres publiés, que les syndicats n'ont pas été utiles uniquement à leurs membres, mais au peuple tout entier. Leurs organisations de secours ont préservé des milliers d'ouvriers de la misère et par là ont déchargé l'Etat et les communes. On ne peut évaluer les avantages physiques, la prolongation de la vie, que l'amélioration des conditions d'existence apporte aux travailleurs, sans compter les bienfaits intellectuels (mouvement sportif, sociétés de délassement ouvrières, etc.). Nous n'exagérons donc pas en disant: Il est dans l'intérêt de la collectivité que les syndicats développent ce travail sur des bases toujours plus étendues. Cela sera, et leur influence grandira dans la mesure où ils parviendront à enrôler dans les organisations libres les masses ouvrières qui s'y dérobent encore.

Vieilles questions toujours en discussion.

Grandes fermes ou petites fermes?

Par le Dr *Olindo Gorni.*

I.

Grandes fermes ou petites fermes? D'aucuns répondent: « Grandes fermes, parce qu'elles seules rendent possible une agriculture industrialisée. » D'autres répondent: « Petites fermes, parce qu'elles seules offrent aux familles des cultivateurs la sécurité, la tranquillité et font d'elles une base sûre pour l'ordre social. » Notre ami le Dr Olindo Gorni du Bureau International du Travail dit dans l'article qui suit que la question est mal posée. Les fermes sont grandes ou sont petites, ou sont moyennes selon que les systèmes de culture en vigueur exigent qu'elles soient telles. Et les systèmes de culture sont à leur tour imposés par les conditions du milieu: conditions naturelles (climat et sol); conditions humaines (densité de la population agricole, marchés, moyens de communication, etc.). L'argument peut paraître trop théorique. Mais nous pensons qu'il y a là une question importante sur laquelle il faut être fixé pour comprendre tant d'autres questions qui sont au premier plan dans les mesures de politique agricole que la situation difficile actuelle nous impose.

La discussion relative à la grande ou à la petite ferme — quelle est des deux la forme supérieure d'entreprise agricole — dure depuis des siècles, et peut se poursuivre jusqu'à l'infini, tout d'abord parce qu'elle admet des solutions différentes suivant les lieux et les temps — de sorte que tous peuvent avoir raison — et ensuite parce qu'au lieu d'examiner les faits sans passion, à la

seule lumière des lois économiques, on fait valoir des idées préconçues, le plus souvent de caractère politique, qui sont celles qu'on sacrifie le plus difficilement.

Les bases irrationnelles de la discussion.

La discussion procède le plus souvent sur des bases trop génériques, incertaines, même fausses quelquefois. Il est utile de les préciser.

Tout d'abord on n'a pas une idée bien claire de ce qu'il faut entendre par *grande* et par *petite* exploitation. Pour certains, le seul élément qui distingue entre elles les deux formes est l'étendue. C'est ainsi qu'on comprend sous la désignation de grandes exploitations aussi bien les *latifundia* — fermes de grande étendue cultivées suivant des *systèmes extensifs* — que les exploitations cultivées suivant des *systèmes industriels* [1]. Mais les deux formes d'exploitation présentent des différences évidentes soit au point de vue de leur structure et de leur fonctionnement, soit au point de vue de l'étendue. Ce qu'on appelle *latifundia* a dans son étendue des maxima et des minima très éloignés les uns des autres. On dirait qu'il n'a pas de bornes. D'ordinaire, le faible revenu par unité de superficie trouve une compensation nécessaire dans une grande étendue de la ferme. Et le peu de travail et de capital que les *latifundia* exigent rend cela possible.

Par contre, l'étendue de la ferme cultivée suivant les systèmes qu'on appelle *industriels*, oscille entre des minima et des maxima plus proches, et les limites maxima ne dépassent pas une certaine étendue, d'ordinaire quelque centaine d'hectares. Nous verrons pourquoi. Dans ce cas, plus que de *grandes* fermes, ont doit parler de *fermes moyennes*.

Il faut donc renoncer à cette distinction des fermes en *grandes* et *petites*, distinction trop simpliste qui tient compte seulement de l'étendue et laisse de côté un élément essentiel; *le système de culture*. Si l'on tient compte aussi de cet autre élément, on trouve que non seulement il y a les fermes moyennes entre les grandes et les petites, mais aussi que les fermes sont *grandes*, *moyennes* et *petites* suivant le système de culture qu'on pratique ou qu'on veut pratiquer dans l'exploitation.

La distinction des exploitations agricoles en *petites* et *grandes* d'après le principe dont nous avons montré le défaut, entraîne certains économistes, certains sociologues à prendre parti pour l'une ou pour l'autre de ces deux formes d'exploitation.

---

[1] Il n'est pas besoin de donner des grandes explications pour montrer la différence entre les *systèmes extensifs* et les *systèmes industriels*. Ces derniers sont caractérisés par un grand apport de *capitaux* et de *travail;* tandis que dans les premiers l'apport de ces deux facteurs est minime.

Les partisans de la grande ferme basent leur opinion sur le fait que « seulement dans la grande entreprise on peut faire convenablement de l'*agriculture industrielle* ».

Arrêtons-nous, un instant, sur ce terme « agriculture industrielle ». C'est un terme qui, d'après les économistes dont nous venons de parler, a un sens flottant, loin du sens précis que lui donne l'économie rurale. Ils appellent « agriculture industrielle » tout l'ensemble des méthodes et des moyens que l'agronomie moderne met à la disposition de l'agriculteur. C'est une erreur, car, il faut remarquer que l'évolution de l'agriculture s'adapte de différentes manières aux conditions techniques, économiques et sosiales de chaque milieu, en donnant origine à des systèmes profondément différents entre eux et qui impriment aux exploitations agricoles des différences correspondantes en ce qui concerne leur étendue et leur structure.

Dans le langage courant, on ne parle que de deux systèmes de culture: *l'extensif* et *l'intensif*. Le problème qui se présente alors est très simple: il s'agit d'éliminer le système *extensif* pour introduire à sa place le système *intensif*. Ce dernier caractériserait l'exploitation « industrialisée ». A ce point du raisonnement, l'imagination prend son vol et montre les travaux de l'entreprise exécutés par de puissantes et rapides machines guidées par le travailleur qui ne serait assujetti à aucun effort physique. Elle montre les industries agricoles exploitées d'après les systèmes qu'on trouve dans les grandes usines et l'entrecroisement vertigineux des moyens de transport qui tiennent l'entreprise en contact avec les chemins de fer et les marchés. Le rêve est beau. Il se peut que, dans certains cas — même si l'on enlève la broderie à laquelle la poésie ne saurait renoncer — ce rêve se rapproche de la réalité. Mais pas partout, car on ne rencontre pas partout un milieu dont les conditions permettent cela. Le progrès de l'agriculture élimine les systèmes extensifs mettant au premier plan tantôt la *grande machine*, principale expression des systèmes *industriels*, tantôt le *travail manuel*, expression d'autres systèmes qu'on appelle *actifs*. Cela suivant des conditions du milieu que l'agriculteur doit subir en grande partie parce qu'elles dépendent du climat, de la nature et de l'exposition du terrain, de la possibilité d'irrigation, de l'état des communications et des marchés, de la densité de la population, de l'hygiène, de l'instruction générale et technique, etc. Si les conditions du milieu naturel et du milieu humain imposent comme la plus convenable, l'adoption des *systèmes industriels*, nous aurons — sinon la grande ferme qui n'a plus raison de subsister — la ferme moyenne. Mais si elles imposent l'adoption des *systèmes actifs*, alors c'est la petite ferme exploitée par une famille de cultivateurs qui en résultera. Le tableau est moins séduisant — bien que les peintres et les poètes insistent à en illustrer la beauté avec la présentation, comme symbole de l'agriculture, de la vieille charrue démodée et du geste du semeur qui ignore la machine à

ensemencer. Mais il n'est pas moins vrai qu'il répond à la nécessité des choses.

Tout cela aboutit à la conclusion qu'en matière de *grandes*, de *petites* et de fermes *moyennes* on ne peut avoir une opinion absolue favorable à l'une ou à l'autre de ces entreprises. Toutes les trois ont raison pour exister d'après les conditions du milieu.

Les partisans de la grande exploitation affirment que leur préférence est déterminée par trois considérations:

1° Le développement de la production est en rapport parfait avec le développement du machinisme. L'introduction de la grande machine dans la petite entreprise n'est pas possible et convenable.

2° Il n'y a pas de production élevée et de grand rendement, s'il n'y a pas la division du travail. Or, la division du travail ne peut être obtenue que dans la grande exploitation. La petite exploitation est comme un bazar où l'on produit de tout et où l'homme fait de tout.

3° La production par les systèmes industriels exige un large emploi de capitaux. Le petit cultivateur n'a pas les moyens suffisants pour cela.

Ces affirmations sont basées sur l'idée que le processus de production en agriculture est réglé par les mêmes lois que dans l'industrie.

Du moment que, dans un grand nombre d'industries (nous n'oserions pas dire dans toutes) un large emploi des machines et la spécialisation du travail ont été les conditions préalables du grand développement qu'ont pris les grandes usines, au cours des derniers 150 ans, on s'est imaginé que la même chose doit se produire en agriculture.

On ne tient pas compte du fait qu'en agriculture la machine occupe une place bien différente que dans l'industrie; que la spécialisation du travail, pour être absolue, exige des conditions qu'on rencontre rarement en agriculture, même dans celle qui a fait les plus grands progrès; et que l'emploi de capitaux, calculés par unité de superficie, au lieu de pousser vers la formation de la *grande* ferme crée des limites plus étroites à l'étendue de l'exploitation.

C'est ce que nous nous proposons de démontrer dans les notes qui suivent.

La portée du machinisme en agriculture. Ses limites. Ses rapports avec le travail de l'homme.

La mécanique agricole a fait des progrès qu'on peut dire immenses, et cela dans un temps très court. En moins d'un siècle, nous avons assisté aux perfectionnements des vieilles machines, à l'introduction de machines nouvelles, plus puissantes, mieux adaptées à la nature différente des terrains et aux différentes exigences

de l'agriculture. Ces machines ont exercé une influence sensible sur les systèmes de culture. Nous avons maintenant des tracteurs qui ont fait faire des progrès considérables au labourage du terrain, au transport et à la transformation des produits du sol et qui indirectement ont permis l'application de systèmes plus rationnels et plus économiques dans l'élevage du bétail. C'est à cela, par exemple, qu'on doit si les vaches laitières et le bétail pour la production de la viande ont remplacé les bœufs de labour dans les pays où le machinisme s'est considérablement développé.

Nous avons des machines pour la récolte, simples ou à fonctionnement multiple, qui éliminent peu à peu les méthodes de la récolte à la main, lentes, coûteuses et, bien souvent, barbares. Nous avons des machines perfectionnées et rapides pour la transformation et la sélection des produits; pour les transports, etc.

Et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour penser que la mécanique ne s'arrêtera pas au point où elle se trouve actuellement. La science et l'industrie collaborent activement pour surmonter les obstacles de nature technique et économique qui s'opposent à une application ultérieure des machines.

Mais quelque grandioses que soient les progrès réalisés par la mécanique agraire, et quels que soient les progrès possibles, une distinction fondamentale restera toujours entre la place que la machine occupe dans l'industrie et celle qu'elle occupe dans l'agriculture.

Dans l'industrie, c'est d'abord la machine qui fait le travail pour la transformation des produits. L'homme n'est pour elle qu'un auxiliaire qui a la tâche de la mettre en marche, de la faire produire dans la mesure voulue, avec le minimum de consommation et de dépense. Le travail de l'homme est par conséquent subordonné au travail de la machine qui est l'organe premier, essentiel de la production industrielle. Cela est si vrai, qu'on calcule l'importance des fabriques bien moins par le nombre des ouvriers qu'elles occupent que par le nombre des machines qui font le travail le plus important: par exemple, les métiers.

En agriculture il n'en est pas, et il n'en sera jamais de même. En agriculture, la première place dans le processus de la production, quel que soit le système de culture en vigueur, est occupée par la *terre*. L'homme et la machine ne peuvent être que deux auxiliaires de la terre; et le rapport entre l'un et l'autre de ces deux facteurs de la production varie suivant les conditions du terrain, suivant les combinaisons des cultures, suivant la disponibilité de la main-d'œuvre.

Il varie suivant les conditions du terrain. Il faut mentionner ici surtout le degré d'inclinaison qui atteint quelquefois des limites qui sont un obstacle à l'usage des grandes machines. Dans les zones arables, si le travail de la machine ne peut pas arriver, c'est le travail de l'homme qui doit suffire à tout. (C'est là une des raisons — la principale — pour lesquelles, dans les terres arables

de la colline et de la montagne, le travail manuel l'emporte sur le travail mécanique, et c'est pour cela qu'on y trouve la prépondérance de la petite exploitation.) Là où ni le travail de l'homme, ni le travail de la machine ne peut être appliqué, il n'y peut exister que les forêts et le pâturage; c'est-à-dire — le plus souvent — la grande exploitation.

Il varie suivant les combinaisons des cultures. Il y a des cultures que le climat et le marché rendent convenables et pour lesquelles l'emploi des machines est tout à fait impossible. C'est le cas des cultures de la vigne, des produits maraîchers, des arbres fruitiers, des pépinières, etc. Ici, c'est le travail de l'homme qui agit en grande partie. La machine ne peut être, tout au plus, qu'un modeste auxiliaire de l'homme.

Il varie suivant la disponibilité de la main-d'œuvre. Là où la main-d'œuvre est abondante, l'usage des grandes machines subit une limitation. Ces machines qui ont pour but de substituer, de diminuer le travail de l'homme, trouvent dans cette abondance de main-d'œuvre un obstacle à leur diffusion. Là au contraire où l'exploitation présente des travaux importants à accomplir sans qu'il y ait assez de bras sur place, le machinisme trouve un milieu tout à fait favorable à son développement. C'est le cas par exemple, des pays insuffisamment peuplés de l'Amérique où la culture du blé est en faveur à cause de la situation du marché international.

Il faut encore considérer que la machine ne peut remplacer l'homme dans la totalité des travaux agricoles. Quel que soit le degré de perfectionnement de son organisation, une exploitation agricole a et aura des branches d'activité, toujours importantes, pour lesquelles le travail de l'homme est et restera presque l'unique auxiliaire de la terre pour la production des denrées agricoles.

En conclusion, la production agricole, en se développant suivant les besoins de la société humaine et suivant les différentes conditions du milieu, donne lieu à différents systèmes de culture et crée dans l'exploitation agricole différentes formes d'activité. Dans certains de ces systèmes de culture, dans certaines de ces formes d'activité, la machine l'emporte et l'emportera de plus en plus sur le travail de l'homme. Dans d'autres systèmes, dans d'autres formes d'activité, c'est le travail de l'homme qui conservera sa supériorité sur le travail de la machine.

Ceux qui affirment que la petite exploitation est un obstacle à l'adoption de la machine ignorent donc que *dans beaucoup de cas* la machine est écartée non pas directement par la petite exploitation, mais par les conditions dans lesquelles se développe l'activité agricole — la disposition du terrain, par exemple — et que l'homme n'a pas le pouvoir d'éliminer ou de transformer. La présence de la petite exploitation, loin d'être la cause de l'exclusion de la machine, en est la conséquence.

La petite ferme exclut d'ordinaire l'usage des grandes ma-

chines. Le travail manuel occupe une grande partie dans le processus de la production parce que le petit agriculteur n'a pas d'intérêt à charger le budget de son entreprise d'une dépense trop lourde, pour acheter et entretenir des machines coûteuses dont il ne se servirait que pendant trop peu de temps. Il devrait les louer, opération qui n'irait pas sans inconvénients. La supériorité de la petite ferme familiale réside précisément dans le fait que, pour elle, le coût du travail — qui occupe la plus grande partie du coût total de la production — peut se proportionner au revenu brut de l'exploitation pour ne pas courir le risque — possible en agriculture en vue de la variation des années agricoles et des prix sur les marchés — d'être supérieure à la valeur de la production. La location d'une machine, ainsi que l'embauche de main-d'œuvre extérieure, représente l'introduction dans la petite entreprise d'une partie du travail dont le coût doit être préalablement fixé, ce qui crée un risque que la petite exploitation n'est pas toujours à même de supporter.

Mais il y a des éléments qui font que, quelquefois, le petit cultivateur donne la préférence à l'emploi de la grande machine à la place de son propre travail: le temps, l'insuffisance de la famille, la perfection du travail, etc.

En agriculture certains travaux — labourage, moisson, battage, etc. — doivent être exécutés rapidement, en temps voulu, puisqu'il faut éviter le mauvais temps ou éliminer les dangers de détérioration ou de perte des produits. Si le petit cultivateur peut, avec l'aide de sa famille, suffire à ce qu'il doit faire, il renoncera à l'emploi de la machine. Mais si, pour vouloir suffire à soi-même, il doit prolonger trop longuement la durée des travaux; si, pour obtenir ce résultat, il doit sacrifier d'autres travaux importants, le petit cultivateur — là où il n'y a pas d'obstacles de nature technique — fait appel à la machine. Ce recours à la machine sera plus fréquent si le prix de location est abordable, d'autant plus qu'en se servant de la machine, il peut renoncer aux bœufs, aux chevaux ou aux mulets dont l'élevage est coûteux et pas suffisamment compensé par le travail qu'ils font dans la petite exploitation, pour s'attacher à des formes d'élevage plus productives: les vaches laitières, par exemple. A ce point de vue, quand on nie la possibilité de l'usage des machines dans la petite ferme, on ignore l'influence puissante qu'exerce la coopération sur l'économie de l'entreprise agricole.

La spécialisation du travail en agriculture. Ses limites.

L'affirmation relative à la division et à la spécialisation du travail comme éléments qui imposent la présence des grandes exploitations n'est pas mieux fondée que la précédente. « Il n'y a pas de production élevée et économique s'il n'y a pas de division et de spécialisation du travail. Et cela ne peut être réalisé que dans la grande exploitation agricole. »

L'affirmation, dans ses grandes lignes, est exacte. L'homme qui fait de tout dans une entreprise qui produit de tout, donne un travail inférieur tant au point de vue de la quantité que de la qualité. L'agriculture a des formes d'activité qui exigent du cultivateur une préparation technique particulière d'autant plus approfondie que les systèmes de culture, en se modernisant, deviennent plus compliqués. Nous ne parlons pas ici de la disposition psychique particulière, nécessaire elle aussi pour le cultivateur et qui se forme par l'éducation dès les premières années de la jeunesse, dans un milieu qui permette à l'homme de vivre convenablement la vie des champs. Ceux qui parlent avec tant de désinvolture du retour à la terre de la part des ouvriers de l'industrie semblent ne pas savoir cela. L'agriculteur, quelle que soit sa catégorie, s'il abandonne la terre, y revient bien difficilement, et s'il y revient, il doit refaire sa préparation psychologique d'antan en plus de sa préparation technique.

L'exploitation agricole présente un ensemble d'activités à chacune desquelles doivent correspondre des connaissances et un entraînement spéciaux. L'élevage et l'emploi des bestiaux, l'usage des machines, la transformation des produits, etc., demandent que le personnel employé à ces branches de l'exploitation ait une connaissance approfondie du bétail qui lui est confié et de ses besoins; des machines, de la façon de s'en servir, de les mettre à point et de les conserver; de la technique de la transformation et conservation des produits, etc. C'est pour cela que dans les entreprises d'une certaine importance on a une certaine division des fonctions. Nous y trouvons le personnel chargé spécialement de soigner les bœufs; celui qui est chargé de soigner les vaches; celui qui est chargé spécialement de soigner les génisses et les veaux; celui qui s'occupe des chevaux; le personnel à qui est confié l'usage et l'entretien des machines, le personnel qui s'occupe de la fabrication du vin, du fromage, etc.

Mais en agriculture la division du travail n'est jamais absolue. L'entreprise agricole n'est pas comme l'entreprise industrielle, où le travail est toujours le même en ce qui concerne la qualité et le degré de son intensité. Dans l'entreprise agricole — même si elle est organisée sur des bases industrielles — les travaux changent au cours de l'année, tant au point de vue de la qualité que de l'intensité et du degré d'urgence. En été, ils sont nombreux et urgents. Pendant l'hiver, ils sont dans la plupart des cas très réduits et non urgents. C'est pour cela qu'on fait une distinction, dans les travaux de l'entreprise agricole, entre les travaux à caractère permanent, qui sont confiés à un personnel pour la plupart spécialisé, engagé par contrat et résident sur place, et les travaux saisonniers, pour lesquels on engage un personnel extraordinaire, qui, d'habitude, ne réside pas à la ferme et qui accepte de faire, au cours de l'année, des travaux les plus divers. Cette dernière catégorie — toujours plus nombreuse que l'autre — n'obéit certainement

pas au principe de la division des fonctions. Même lorsqu'il s'agit d'ouvriers permanents, leurs contrats leur fixent des tâches spéciales pour lesquelles ils sont qualifiés; mais leur font aussi un devoir de donner leur concours pour l'exécution de tous les autres travaux, au fur et à mesure que le besoin se présente. Et le besoin se présente toujours. C'est ainsi que nous voyons le bouvier, le vacher, le charretier, etc. employés à faucher l'herbe, à moissonner, à creuser des fossés, à réparer des routes, et ainsi de suite. La spécialisation et la division du travail sont sacrifiées par la nécessité des choses.

Si nous allons à la recherche d'une catégorie de travailleurs qui soient pendant toute l'année employés à la même besogne pour laquelle ils sont spécialisés, nous ne saurions vraiment pas où la trouver. Le pâtre, toujours employé à la surveillance du bétail dans les entreprises à système pastoral — les plus simples et les moins évoluées — est souvent employé aussi à la fabrication du fromage, à la tonte de la laine, etc. Le maraîcher, le jardinier, le pépiniériste, le vigneron — qu'on dirait des spécialistes — accomplissent une série d'opérations trop différentes entre elles pour qu'il soit possible de parler d'une véritable spécialisation du travail. Ils suivent le développement de plantes bien différentes les unes des autres, depuis la préparation et le fumage du terrain jusqu'à la récolte, à l'emballage, au transport et à la vente.

S'il existe une véritable spécialisation du travail dans les entreprises agricoles, c'est plutôt dans les industries annexées à l'agriculture que nous la trouvons. On y trouve le fromager, l'homme affecté aux travaux de la cave, etc. Mais il n'est pas dit que l'existence des grandes entreprises soit nécessaire, pour que les industries agricoles se développent. Les laiteries sociales, les grandes caves sociales, etc. sont des exploitations qui s'organisent et prospèrent justement là où la terre est fragmentée en de nombreuses exploitations petites et moyennes.

En matière de spécialisation du travail, nous pouvons affirmer qu'elle est nécessaire en agriculture, qu'elle existe et qu'elle se développera toujours plus. Mais dans cette branche de la production, elle présente une caractéristique particulière. On ne doit pas la concevoir pour chaque opération; elle doit être conçue pour des groupes d'opérations, dont la composition varie suivant l'organisation de l'entreprise, suivant la saison, suivant les différents besoins de main-d'œuvre, et ainsi de suite. Groupes d'opérations qui sont d'autant plus complexes que l'exploitation agricole est complexe dans son organisation, quelle que soit l'étendue de l'exploitation: petite, moyenne ou grande.